



N° 79/10 - 22 octobre 1979

UNE COMMUNAUTE DE COMMUNAUTES LE DROIT A LA DIFFERENCE ET LES VOIES DE L'HARMONIE

Mohamed TALBI

Extrait d'Islamochristiana (Institut Pontifical d'Etudes Arabes, Rome), n° 4 (1978), pp. 11-25.

O hommes ! Nous vous avons tous créés, sans distinction, d'un mâle et d'une femelle; et Nous avons fait de vous des nations et des tribus pour faire (fraternellement) connaissance. Aux yeux de Dieu, le plus noble parmi vous est le plus vertueux. Dieu est omniscient et possède l'intelligence de toute chose (Coran 49, 13).

L'historien ne peut pas ne pas constater que nous avons quitté l'ère des civilisations. Nous n'avons peut-être pas encore débouché sur celle de la Civilisation, mais le virage est définitivement pris, et le point de non-retour déjà dépassé. Il n'y aura plus jamais de civilisations que l'analyse de l'historien puisse isoler et enserrer dans les limites d'une épithète qui en définit les contours géographiques ou ethniques. Dans le passé, même les fécondations extérieures contribuaient à modeler et à renforcer les spécificités internes. Aujourd'hui les barrières sautent, et dans l'avenir qui se fait sous nos yeux, les ventilations opérées à tous les niveaux par des moyens de communication, de brassage, voire de nivelage sans précédent - moyens qui n'ont pas fini de diversifier et d'étendre leur empire et qui sont bien loin d'avoir dit leur dernier mot - joueront irrésistiblement, qu'on le veuille ou non, en faveur d'une fusion de plus en plus poussée à l'échelle d'une planète déjà trop étroite pour nos ambitions et nos rêves. Un jour, pas trop lointain probablement, les traits qui définissaient les physionomies des civilisations particulières ne seront plus guère, dans le monde de demain, que des couleurs locales, ou un folklore provincial, amoureuxment et nostalgiquement entretenus. Dans ce contexte, le croyant ne doit-il pas réfléchir, avec des données nouvelles, sur le sens, le contenu et la fonction de la notion de communauté, notion qui occupe dans toutes les formes de foi, et particulièrement en Islam, une place centrale ?

Mais d'abord, qu'est-ce qu'une communauté ? Dans le sens le plus large du terme, il y a communauté chaque fois qu'il y a un groupe de gens ayant quelque chose en commun et en ayant conscience : des intérêts physiques ou moraux, des biens temporels ou spirituels, des buts concrets ou abstraits à atteindre. C'est dire qu'il existe une multitude de communautés politiques, économiques, sociales, religieuses, professionnelles, familiales, et tant d'autres encore. Certes, toutes ces communautés ne s'imbriquent pas dans notre monde humain avec la belle harmonie des cristaux du règne minéral. N'empêche que nous appartenons tous à plusieurs communautés, et que nous nous efforçons de vivre en harmonie avec toutes. Or, cette harmonie ne peut se réaliser que s'il n'y a pas de conflit majeur et irréductible entre les diverses liaisons, ou loyautés, qui nous structurent dans nos divers milieux. Il ne peut y avoir harmonie si nous ne parvenons pas à concilier l'ouverture et l'engagement: l'ouverture qui nous laisse toujours disponibles et accessibles; et l'engagement qui fixe nos racines dans le milieu d'où nous tirons notre sève de vie.

Cela était encore relativement aisé à l'époque des civilisations closes, les civilisations d'exclusion. Chaque civilisation constituait en effet un système cohérent et spécifique, une superstructure se suffisant pratiquement à elle-même, où les emprunts n'étaient définitivement intégrés qu'une fois remodelés selon les exigences internes de la matrice réceptrice. Avec le passage à l'ère de la civilisation planétaire, les problèmes se trouvent posés sur une échelle d'une amplitude et d'une complexité sans commune mesure avec toute l'expérience du passé. Il ne s'agit plus pour l'homme d'aujourd'hui d'harmoniser *ses* loyautés à l'intérieur d'une culture confortablement balisée par les générations précédentes dont il est à la fois le produit et l'héritier. Il n'a plus ce confort. A mesure que le temps passe, avec l'accélération vertigineuse qui caractérise le mouvement qui nous emporte, il lui faut apprendre en toute conscience, et quelquefois seul, à structurer lui-même ses diverses fidélités à l'échelle universelle.

La communauté de foi fut au Moyen-Age la structure limite, sécurisante et englobante, structure dont les différentes communautés restreintes devaient, vaille que vaille, de gré ou de force, épouser les contours pour pouvoir y trouver place et avoir droit de cité. Aujourd'hui il y a une supra-communauté, d'une nouvelle nature, qui poursuit sous nos yeux l'extension de ces filets à l'échelle terrestre, et les grandes communautés de foi, qui furent jadis si englobantes, si anguleuses, et si exclusives, doivent bien à leur tour polir leurs angles, pour y trouver leur place et leur fonction dans une nouvelle harmonie à définir et à assumer en pleine conscience, pour éviter des refluxements et des saignements internes lourds de conséquence. Il faut que les religions se rendent à l'évidence : leurs empires réciproques, aux limites si longtemps figées, s'écroulent de l'intérieur et de l'extérieur. Le mouvement a remplacé l'immobilité; les frontières bougent; quelque chose de nouveau est en gestation; et dans le plan de Dieu cela ne peut pas être, •en définitive, un mal. Il nous faut donc sortir de nos catégories sécurisantes et accepter le mouvement; chaque foi doit s'interroger, en fonction des données nouvelles, sur sa place et sa mission dans le nouvel ordre universel, et explorer dans sa Tradition les facteurs de ressourcement.

L'Islam, on le sait, est une umma, une communauté. L'œil le moins averti, jusqu'à nos jours, sait encore en distinguer les traits. Un examen plus attentif nous révèle cependant un visage déjà bien tourmenté. La umma fut jadis fortement inscrite dans la géographie. La Dâr al-Islâm, la Maison de l'Islam, était une réalité évidente et concrète, avec pignon bien visible sur rue. Qu'en est-il aujourd'hui ? L'Islam a perdu son incarnation : le calife. En 1923, les Jeunes Turcs avaient enterré, en sa personne, l'homme malade, et avaient troqué contre le fez le chapeau. Appartenant au Tiers-Monde, c'est-à-dire au cercle de la faim, les musulmans avaient dû par ailleurs quitter en grand nombre leur Maison, qui, entre temps, avait subi le viol du colonialisme, et qui ne pouvait plus les nourrir. Ils sont aujourd'hui par millions en stage chez les autres, des "hôtes" encombrants désirés pour leurs services et marginalisés par leur différence. Combien de temps durera leur stage ? Qu'en sortira-t-il ? On ne sait pas. Mais un fait est certain: les frontières terrestres de la umma sont plus brouillées que jamais.

Ces frontières sont d'autant plus brouillées que la umma se désintègre lentement aussi de l'intérieur. Si l'"Islam-culture" ancre d'enracinement dans l'authenticité - est toujours vigoureux et largement revendiqué, l'"Islam-conviction", foi vivante, engagement et certitude métaphysique ainsi qu'observance culturelle, est, lui, en pleine crise et en butte à l'effritement, soit par ignorance, au bas de l'échelle, soit par indifférence ou révolte ouverte au sommet. Et l'on cultive à loisir, par tous les moyens, la confusion entre l'"Islam-culture" et l'"Islam-conviction". Or si l'"Islam-conviction" suppose l'"Islam-culture", l'inverse n'est nullement vrai. Il faut donc clarifier les concepts, et dénoncer la confusion, entretenue quelquefois même par de brillants sociologues ou historiens qui ne se rendent peut-être pas très bien compte que, ce faisant, ils se font objectivement et involontairement complices de certaines manipulations. Le concept umma, en raison des résonances qu'il garde, est en effet manipulé pour toutes sortes de fins. Le meilleur exemple et le plus récent est celui du Liban. En dépit du confusionnisme du vocabulaire employé, ni le Christianisme ni l'Islam, en tant que convictions et communautés de foi vivante, ne furent vraiment responsables du drame.

Le terme umma, dans le vocabulaire moderne, est d'ailleurs en train de se charger d'un contenu nouveau. Sans perdre tout à fait ses anciennes connotations spirituelles, il prend de plus en plus le sens de nation, et quelquefois celui de peuple. Ainsi, au risque d'enfoncer des portes ouvertes pour certains, il convient de bien préciser en particulier que la umma 'arabiyya qui défraye tant la chronique de nos jours n'est pas une entité spirituelle. C'est une nation, groupant plusieurs communautés religieuses ou laïques, qui cherche à émerger dans des structures politiques unitaires adéquates, structures qui restent jusque là introuvables ou irréalisables, malgré plusieurs tentatives qui se sont toutes soldées par des échecs. Et comme pour bien souligner l'insécabilité de cette nation arabe, qui n'arrive pourtant pas à émerger de ses contradictions, le terme umma lui est en quelque sorte réservé. Il n'est guère employé - ou rarement - pour désigner *ses* éléments constitutifs cloisonnés dans les états jalousement

indépendants et quelquefois hostiles. Dans ce cas on lui préfère, en arabe du moins, le mot cha'b (= peuple). Mais dès qu'on utilise une langue étrangère, on hésite moins à recourir crûment au terme nation. Alors ? L'ambiguïté du langage, ou des langages destinés à des publics différents, traduit bien certaines hésitations ou certaines confusions plus ou moins volontairement entretenues. Des confusions qui sont comme un no man's land d'où on observe et on attend. Ainsi le contenu du concept umma a beaucoup évolué, et n'a pas encore fini de se décanter. Son analyse mériterait une étude spéciale basée en particulier sur le dépouillement de la presse et des discours des hommes politiques, à côté de la littérature religieuse. Retenons que, dans le vocabulaire moderne, il ne désigne plus exclusivement la Umma idéale, la communauté musulmane sans frontières, qui n'a d'autre pivot que la Parole de Dieu concrétisée dans le Coran et éternellement vivante parmi nous.

Ainsi la Umma, dans le sens absolu et originel du terme, est soumise à l'érosion à tous les niveaux. Au fil de l'histoire, la Dâr al-Islâm avait perdu son sens. Un fait est aujourd'hui certain et irréversible : les frontières de la Umma ne passent plus sur terre. Elles sont désormais exclusivement dans les cœurs qui prient, que ces cœurs soient en Suède, en Chine, au Caire ou ailleurs. L'Allemand ou le Malais peuvent en faire partie; le Tunisien ou l'Egyptien peuvent en être exclus par leur choix libre et conscient.

Indiscutablement, le visage de la Umma a beaucoup changé. Est-ce un mal? La Dâr al-Islâm était devenue peut-être un ghetto étouffant et un obstacle. La Umma n'y tenait plus. Elle a besoin de s'articuler selon des données nouvelles et de se redéfinir sur un autre plan, un plan qui ne peut plus coller à la géographie. Aussi faut-il désormais veiller avec soin à distinguer la Umma communauté de foi de la communauté politique. Il faut faire cette distinction avec d'autant plus de soin que ces deux communautés s'étaient longtemps superposées, et sont encore aujourd'hui la source d'engluantes illusions ou confusions. Or, malgré le mirage de certaines constitutions, l'Islam n'est pas une nation, et il n'y a plus de nation dont les citoyens soient tous musulmans. Cela ne signifie pas que l'Islam, en tant que communauté, doit renoncer à jouer son rôle dans la cité. Mais ce rôle doit être constamment imaginé, inventé, et adapté aux données et aux besoins du moment. Faute d'avoir réalisé pleinement cet impératif, l'Islam a été trop souvent manipulé, figé, ou marginalisé. Pour éviter ces écueils, il faut pouvoir concilier distance, spécificité et engagement; cela n'est pas toujours aisé, mais il n'y a pas d'autre choix possible qui respecte les différences sans obstruer les voies de l'harmonie. Comme nous l'avons souligné, l'"Islam-conviction" n'est pas une nation; mais il est engagé dans la nation. Il est une communauté de foi, c'est-à-dire de cœur, dans une communauté géo-politique. Le musulman conscient est ainsi appelé à concilier sa loyauté envers sa foi avec ses multiples autres loyautés à l'échelle nationale, voire universelle, c'est-à-dire dans un monde très complexe et très diversifié, où coexistent en particulier d'autres communautés de foi, avec ou sans Dieu, avec lesquelles, comme nous le verrons, des ajustements sont aussi nécessaires.

Voilà clarifié ce que la communauté musulmane n'est pas, n'est plus, ou ne peut être. Il nous faut maintenant, avant d'aller plus loin, dire ce qu'elle est fondamentalement, ou ce qu'elle est en passe de devenir. Nous avons déjà dit que ses frontières passent désormais exclusivement dans les cœurs habités par l'Islam. Mais qu'est-ce l'Islam ? L'Islam fut, est, et demeurera, tant que son esprit ne sera pas trahi, Dinun wa-Dunyâ, Ciel et Terre. Ce fait doit être bien souligné. L'Islam est résolument de ce monde. Mais il n'est pas que de ce monde; il est aussi et surtout une voie vers un autre monde, et, selon un aphorisme bien connu, la Terre en définitive n'est que la Monture de l'Au-delà. Un hadîth dit : Prenez soin du marché terrestre, car ce marché est aussi celui de l'Au-delà¹. Il s'ensuit que, si nous ne prenons pas soin de ce qui assure notre vie, nous compromettons notre survie. Cela n'implique évidemment pas, contrairement à ce que certains avaient longtemps cru et écrit, que le musulman est incapable de distinguer la croûte terrestre de la voûte céleste et vit dans un hallucinant confusionnisme mental. Il n'y a pas confusion du temporel et du spirituel : il y a plutôt deux faces, distinctes mais intimement unies, d'une même réalité. César n'est pas au-dessus de Dieu, et ne dispose d'aucun domaine privé dont il est l'unique seigneur indépendant. Dans l'optique du croyant, il est, comme toutes les créatures, soumis à Dieu et à sa Loi.

L'Islam est foncièrement insécable. Il organise à la fois l'équilibre individuel et Communautaire. Sa chari'a organise la cité et balise la voie du Salut. Il est 'ibâdât et mu'âmalât, service de Dieu et relations humaines. Les principes sont ainsi simples et clairs. Mais, comme toujours, les difficultés et les malentendus commencent lorsqu'on passe sur le terrain pratique. On a voulu jadis légiférer pour une cité exclusivement musulmane. Il appartient à l'histoire d'évaluer les efforts consentis et les résultats obtenus. Ici, pensons plutôt au présent et à l'avenir. Que l'on s'en réjouisse ou

¹ Voir WENSINCK, *Concordance et Indices de la Tradition musulmane*, Leyde 1936, II, 152.

qu'on le déplore, malgré des anachronismes et des survivances qui auront peut-être la vie longue, il n'est plus possible pour aucune communauté - à moins qu'elle ne se marginalise et ne navigue à l'opposé du sens de l'histoire - de s'isoler à l'intérieur de son propre système. L'isolement est aujourd'hui suicide. La communauté musulmane doit donc s'efforcer désormais à édifier, non seulement son univers propre, mais aussi l'univers commun le plus juste possible. Un univers fatalement pluraliste, donc à construire avec les autres. Est-ce contraire à l'esprit de l'Islam ? Nullement. L'Islam est certes globalité insécable, mais il est aussi ouvert. Il accepte et respecte la diversité. Le plus illustre précédent est à chercher dans la Constitution de Médine promulguée par le Prophète en personne. Cette Constitution² associe, dans un parfait esprit d'harmonie, juifs et musulmans. Elle fonde en doctrine et en fait le droit de l'autre, inscrit dans la constitution, à la différence, et ménage les voies de l'harmonie. Son avortement final est un accident de l'histoire, mais le principe demeure et le sens est indiqué.

Vivre en une communauté de communautés, respecter et harmoniser les diversités, c'est donc renouer avec l'esprit de l'Islam le plus pur. Durant la période classique, la Dâr al-Islâm, si elle fut essentiellement la Maison de la Communauté Musulmane, sut aussi s'ouvrir aux hôtes. En fait, elle fut une mosaïque de communautés jouissant toutes d'un statut légal leur garantissant les libertés fondamentales de culte, de juridiction et d'association, sous la direction de chefs choisis parmi leurs membres. Mieux, elle sut être à l'occasion une terre de refuge et d'asile pour opprimés. Et s'il y eut des tâches d'ombre, c'est justement lorsque la générosité des principes fut violée.

Et nous voilà tous aujourd'hui également confrontés avec les espoirs et les menaces de l'ère de la civilisation, une civilisation non à l'échelle d'une quelconque Maison - de l'Islam ou autre - mais à celle de la Planète; une civilisation technologique qui se développe irrésistiblement à la mesure de l'univers. L'ère nouvelle sera-t-elle celle d'une communauté de communautés ou celle du laminoir, celle de l'épanouissement de la personnalité ou du robot standard? Les différences entre les groupes et les individus sont-elles condamnées à disparaître au profit d'une gigantesque termitière ? Réussirons-nous plutôt à respecter et à harmoniser les différences ? C'est à l'homme d'aujourd'hui et de demain de choisir. L'avenir est encore ouvert. A nous d'enclencher le meilleur aiguillage. Dans un monde où nous sommes tous menacés, individus et communautés, d'être cylindrés par le lourd rouleau compresseur de la niveleuse du totalitarisme, quel que soit son contenu idéologique, l'Islam doit plus que jamais, avec tous ceux qui partagent avec lui son idéal, défendre le droit à la différence si profondément inscrit dans son histoire, dans sa tradition, et dans le dépôt sacré qu'il avait reçu de Dieu.

Dans le monde d'aujourd'hui - et encore plus dans celui de demain - la communauté musulmane ne peut plus certes couler sa spécificité et la préserver dans le monde géographique. Il lui faut y renoncer. Est-ce à dire qu'elle n'a plus devant elle d'autres perspectives que celles de la dislocation, de l'émiettement et de la dissolution en définitive dans un ensemble de plus en plus vaste et uniforme ? La menace est certes réelle, et elle pèse du reste sur toutes les communautés. Mais, s'il ne faut pas la minimiser, il ne faut pas non plus l'accepter comme une fatalité inéluctable. La meilleure façon de la conjurer consiste d'ailleurs à en prendre d'abord clairement conscience. Il faut ensuite que toutes les communautés redéfinissent, dans la vigilance et la clarté, la nature de leurs liens internes, afin de sauver leurs identités réciproques, sans pour autant obstruer les voies d'une certaine harmonie respectueuse de la liberté de l'être intime de chaque individu et de chaque groupe. Pour éviter les excès opposés, ceux du nivellement par écrasement comme ceux de la vaine navigation à contre courant de l'histoire, navigation qui ne peut stopper la marche vers l'unité de l'ère de la civilisation planétaire, nous n'avons en somme d'autre choix que celui de construire, en toute conscience et en accord avec nos doctrines respectives, notre communauté des communautés.

Dans le détail, les solutions ne peuvent être que ponctuelles. Mais certains principes directeurs peuvent être dégagés. Nous avons dit que la communauté musulmane est Ciel et Terre, entité spirituelle et organisation terrestre. Entité spirituelle, cette communauté prend conscience d'elle-même cinq fois par jour lorsque les musulmans, tous face à La Mecque, entrent dans l'espace divin par le rituel de la salât. Il convient de souligner à ce propos que le musulman ne prie pas seulement pour soi, mais aussi pour la communauté. Dans la Fâtiha, qui ouvre chaque moment de la prière, il ne dit pas Je mais Nous. Louant Dieu, le Seigneur des Univers, Clément et Miséricordieux, et Roi de l'Heure, il dit : C'est Toi que Nous adorons et c'est de Toi que Nous implorons le secours; guide--Nous dans la vie droite, la voie de ceux que Tu as comblés de Tes bienfaits, non ceux qui ont mérité ton courroux, ni

² Sur cette constitution voir M. TALBI, Muhammad bânî umma, dustûr al-Madîna, dans al-Hidâya, avril 1975, fasc. 3, pp. 20-26; et M. HAMIDULLAH, Le Prophète de l'Islam, I, 124, et 135, ainsi que les références qu'il donne.

des égarés (Coran 1, 1-7). Ne serait-ce que pendant un fugitif instant, dont l'intensité peut varier à l'infini, la communauté prend ainsi conscience de la globalité de son destin et de la solidarité de ses membres. Cette solidarité est aussi renforcée et concrétisée par le côté à côté physique des mosquées, les dures purifications du jeûne, la célébration des fêtes religieuses, et tant d'autres manifestations communautaires.

C'est en tant que corps terrestre que la communauté musulmane a le plus de mal à s'adapter aux nouvelles données de notre civilisation planétaire. Elle fut trop liée aux divers régimes au cours de toute son histoire - ou manipulée par eux - pour pouvoir prendre aujourd'hui aisément ses distances. Pour clarifier le problème, il faut distinguer soigneusement deux plans : celui de l'idéal et des principes, et celui de l'engagement et de l'action.

Le premier plan est clair. La communauté musulmane a un idéal et une mission sur terre. Elle doit essentiellement préserver et transmettre la Parole de Dieu, le dépôt (*amâna*) le plus précieux qu'elle a reçu. Cette Parole est universelle; elle s'adresse à tous les hommes (Coran 7, 158). Tous les hommes sont donc conviés à la limite à constituer une seule et même communauté de frères "aimant Dieu de tout leur cœur et s', aimant entre eux en Dieu"³. Mais Dieu, dans son infinie et impénétrable sagesse, n'a pas voulu - tel est le mystère, le drame ou le scandale de la condition humaine - que cette communauté de fraternité et d'amour se constitue d'emblée et sans effort. Elle doit se mériter (Coran 5, 48; 11, 118; 16, 93). Dans cette économie du plan de Dieu, le rôle de la communauté musulmane, telle qu'elle doit être pour mériter et assumer pleinement la mission qui lui est confiée, consiste à éviter les extrêmes et à témoigner. On lit dans le Coran (2, 143) : Nous avons fait de vous une communauté du juste milieu, afin que vous témoigniez pour tous les hommes et que l'Apôtre témoigne pour vous. Le Coran insiste aussi sur le devoir global pour la communauté d'œuvrer pour le Bien et de lutter contre le Mal (Coran 2, 104 et 110). Le musulman ne peut pas être indifférent vis-à-vis de ce qui l'entoure. Tout cela est simple et clair.

Mais il n'est pas moins clair non plus que l'avènement de l'Islam, pas plus que celui des religions précédentes, n'avait pu résoudre tous les problèmes. C'est une lapalissade que de le rappeler. Si le chemin était tracé, il restait en effet à le parcourir, et cela ne pouvait aller sans chute ni dommage. Il y en avait eu, et il y en aura encore. Seulement il y en aura sûrement moins, si nous savons tirer les leçons de l'histoire et mieux percevoir la lumière de Dieu.

Mais comment justement tirer *ces leçons* et percevoir cette lumière ? Le plan de l'action n'a pas la netteté de celui des principes. L'action est toujours trouble dans ses démarches, et ses résultats sont incertains. Les fruits ne correspondent pas toujours à l'intention. Il serait vain de citer toutes les idéologies ou utopies généreuses qui avaient asservi l'homme au lieu de le libérer, et avaient fait son malheur en voulant son bonheur. Depuis que l'humanité existe, aucun bain de sang n'a jamais manqué de justification. On trouve toujours de bonnes raisons pour défendre toutes les causes, toutes les révoltes, toutes les tyrannies et toutes les inquisitions. Et très souvent on se trompe en toute sincérité et bonne foi. L'histoire est une école d'humilité. Elle nous enseigne que nous avançons dans la nuit, et nos phares ne portent jamais assez loin. Telle est notre condition humaine. Il faut dès lors une bonne dose de naïveté, de légèreté ou d'inconséquence, pour se prévaloir d'une quelconque infaillibilité politique. Or, la foi se situe au niveau des principes et de l'absolu. Il ne faut jamais l'engager en tant que foi, en elle-même, dans le relatif. La foi ne doit servir de support à aucun régime, qu'il soit de gauche ou de droite. Car les régimes qui jalonnent notre marche, c'est-à-dire nos progrès et nos chutes, passent, et la foi reste. Elle reste car elle est l'étoile qui nous évite de perdre le nord dans les pires tempêtes, elle est l'astre qui nous guide et dont la lumière illumine nos cœurs et nous conserve l'espoir dans les inévitables moments de détresse, lorsque tout autour de nous cède et chavire. Aussi, nous faut-il éviter avec soin que les éblouissements de l'engagement ne salissent son flambeau et n'obscurcissent sa lumière.

Est-ce à dire que le croyant, lorsqu'il pénètre dans l'arène politique, doit d'abord laisser sa foi au vestiaire ? Le musulman, qui ne concède à César aucun domaine réservé, pour qui la communauté est aussi corps terrestre, ne peut le faire. Alors quelle solution ? Nous avons dit pourquoi la "communauté-état" n'a pas réussi, n'est plus, et ne peut plus être. Dans notre univers pluraliste, il faut désormais travailler résolument avec les autres. Plusieurs communautés politiques s'offrent au croyant, à l'intérieur et à l'extérieur des frontières nationales. Des communautés groupant des hommes de divers horizons idéologiques, spirituels, sociaux, économiques, professionnels et autres autour d'un programme, d'un but immédiat à atteindre. Sans trahir son appartenance à sa communauté de foi, le

³ Ibn HICHAM, Sîra, II, 348, Prône du Prophète à son entrée à Médine.

musulman peut appartenir à la communauté politique de son choix qui lui paraît la plus susceptible de concrétiser ses idéaux. Il lui appartient de choisir avec discernement, mais en toute liberté. Il peut, il doit même s'engager avec sa foi, mais sans jamais engager sa foi. Le tout est affaire d'ijtihad, d'appréciation personnelle. Cet ijtihad, cet effort personnel d'appréciation, même en cas d'erreur - nous avons déjà souligné qu'il n'y a pas d'infaillibilité politique - s'il a pour fondement une bonne information préalable, la bonne foi et la sincérité, mérite, toujours salaire, conformément à un principe bien établi de la doctrine musulmane. En agissant ainsi, le musulman ne fait donc que s'appuyer sur l'un *des* piliers les plus solides de sa tradition. En lui sa communauté de foi se trouve en contact avec d'autres communautés. Cela introduit la souplesse, évite les cassures monolithiques et favorise le dialogue. En s'engageant à côté des autres, il reste ouvert et reçoit autant qu'il donne. La cité terrestre n'a qu'à gagner à cet échange, cité que Dieu s'est engagé à confier à ceux qui savent le mieux et le plus utilement gérer (Coran 21, 105). Telle est la voie de l'harmonie, de l'évolution sans conflit majeur, que nous tenons pour meilleure *et* plus économique - sauf rares exceptions - que celle des affrontements destructeurs et de la révolution.

Voilà donc le croyant – avec par moments d'inévitables tensions certes, mais sans porter fondamentalement préjudice à aucune de ses loyautés essentielles – engagé dans plusieurs communautés. Parmi ces communautés, il en est une qui mérite une mention spéciale : celle des Gens du Livre. On parle souvent de tradition judéo-chrétienne, mais on sait rarement, lorsqu'on n'est pas spécialiste, que cette tradition continue dans l'Islam. Pour les musulmans, l'Islam est l'aboutissement et le parachèvement de cette tradition; il est le sceau final des messages adressés par Dieu aux hommes. Le musulman est donc tenu de croire à toutes les Ecritures et à tous les Prophètes. Le Coran est clair à ce sujet : Le Messenger croit à ce qui lui a été révélé par le Seigneur. De même les croyants. Tous croient en Dieu, à Ses Anges, en Ses Messagers, (et proclament) : Nous ne faisons aucune différence entre Ses Messagers. Ils disent : Nous avons bien entendu et nous obéissons. Votre pardon, Seigneur ! Et c'est vers Toi le devenir (2, 295). Ainsi, tous ceux qui ont ouvert leur cœur à la Parole de Dieu, qui ont fait foi aux Messagers et ont reçu les Ecritures, appartiennent à une même tradition, à une même famille, celle des Gens du Livre, la large communauté d'Abraham. Cette appartenance est, pour le musulman, quelque chose de réel, et elle a des conséquences pratiques. Le musulman peut par exemple partager les joies et les peines de l'intimité conjugale avec une juive ou une chrétienne, quelle que soit sa couleur ou sa nationalité; il ne peut se marier avec une compatriote athée. La première se situe en effet à l'intérieur de sa communauté spirituelle; la seconde au dehors. Et il doit respecter sur tous les plans, et dans toutes *ses* implications, la confession de sa compagne. Ainsi, dans le respect et l'amour, la large communauté d'Abraham se réalise et se concrétise à l'échelle de la plus petite et de la plus intime cellule sociale : la famille. Si l'on symbolise donc les différentes communautés auxquelles peut appartenir le musulman par des cercles concentriques, la circonférence qui est la plus proche de son centre spirituel est indubitablement après celle de sa propre foi, celle de ceux qui croient aux Ecritures. Cette circonférence-limite est justement celle d'une communauté de communautés, d'une large communauté de foi absolue en Dieu, de communautés d'expressions variées du mystère de Dieu.

Pour que cette communauté large réalise les espérances et les richesses qu'elle recèle en elle, pour que son message porte et puisse être audible, il faut d'abord que *ses* membres prennent conscience de ce fait capital et de toutes les virtualités qu'il comporte, virtualités restées jusque là inhibées par les dissensions, les incompréhensions et les luttes stériles pour tous. D'où la nécessité du dialogue, un dialogue naturellement purifié de toutes les arrière-pensées et restrictions mentales, un dialogue qui n'est pas manipulation. Dans un article courageux et lucide, R. ARNALDEZ⁴ met bien en évidence les difficultés du dialogue et ses embûches. Partant de l'idée que le dialogue utile est celui qui dépasse la simple information pour dégager des constats d'accord ou parvenir à des accords, il conclut que ce dialogue est impossible sur tout ce qui est fondamental. Et cela est incontestablement vrai. Vouloir engager le dialogue sur cette voie, c'est le condamner d'avance irrémédiablement à l'échec et ouvrir, avec le vieux poignard de la polémique, des blessures encore mal cicatrisées. Un tel dialogue est une nouvelle forme de l'esprit missionnaire - et beaucoup justement flairent anguille sous roche - ou une négociation avec des concessions équilibrées et réciproques, pour aboutir à je ne sais quel syncrétisme forcé, indigne de la foi. La foi ne se négocie ni ne s'impose. Cette idée toute simple ne semble pas toujours admise dans toutes ses implications logiques. Le dialogue interreligieux n'est pas un moyen de parvenir au tafâhum, à l'intercompréhension universelle autour d'une religion unique dont l'éclatante vérité s'imposerait subitement à tous. Parce qu'il n'est pas cela, il n'est pas forcément et pour autant un dialogue de sourds. Le dialogue est un esprit, une ouverture, une sympathie, une ambiance et une disponibilité. A ce point de vue, un bon monologue détendu et courtois est préférable à un prétendu dialogue acide. Le dialogue est échange d'information, une meilleure intelligence de

⁴ Dialogue Islamo-Chrétien et Sensibilités religieuses, dans Islamochristiana, Rome 1975, I, 11-23.

l'autre tel qu'il se croit et se veut. On n'a pas à le juger, on n'a pas à le suivre non plus. On doit l'admettre tel qu'il est, sans anathème ni compassion. Et si, chemin faisant, l'un ou l'autre découvre de lui-même, grâce au climat de confiance et d'amitié propice à l'ouverture, des richesses compatibles avec sa sensibilité religieuse et sa foi, c'est tant mieux pour lui et pour tous. Il peut s'enrichir, s'il le désire, sans viol. Or cet enrichissement, dans le respect de l'intégrité de la foi de chacun, nous le tenons pour certain. Ce n'est pas un mince bénéfice. D'illustres exemples peuvent être puisés dans ce passé médiéval réputé pourtant comme fanatique et aveugle : ceux de Saint-Thomas d'Aquin, d'Ibn Ruchd, de Ramon Lulle, de Maimonide, de Muhyî-l-Dîn b. 'Arabî, et de tant d'autres encore. Pourquoi serions-nous moins ouverts ? Pourquoi ne ferions-nous pas un pas de plus ? Le "dialogue--information", ou recherche commune, est d'ailleurs indispensable pour la liberté de foi, pour éviter le taqlîd et autres mimétismes, car il n'y a pas de choix vraiment libre et conscient dans l'ignorance. Ainsi une communauté de communautés, où s'expriment sans tension toutes les diversités, est finalement garante de notre liberté de choix et de foi. Il est utile à ce point de vue de souligner qu'en arabe il n'y a pas de mot pour dire convertir, et cette lacune est éloquent. Aslama signifie adopter l'Islam, se convertir. Le dialogue intercommunautaire, vidé de toute intention consciente ou inconsciente de faire comprendre à l'autre des vérités qui lui échappent, peut devenir, comme l'écrit si bien le Père LELONG, "pour chacun un appel à approfondir sa propre fidélité, tout en constituant une espérance pour le monde"⁵.

Une autre question se pose. Le cercle de la foi en Dieu doit-il se limiter, pour un musulman, exclusivement aux Juifs et aux Chrétiens, considérés traditionnellement comme les seuls Gens du Livre ? Cette interprétation restrictive est douteuse. Historiquement, on sait que ce cercle avait été élargi à d'autres communautés religieuses assimilées aux Gens du Livre traditionnels. Et surtout le Coran nous indique explicitement que nous n'avons aucun recensement exhaustif des messages et des messagers envoyés par Dieu aux divers peuples. On y lit, à l'adresse du Prophète : Certes, Nous avons envoyé bien des messagers avant Toi; de certains nous T'avons conté la vie, d'autres non (Coran 40, 78). Dieu d'ailleurs ne châtie qu'après avoir dûment averti (Coran 17, 15). Il nous invite aussi à explorer le monde et à y déchiffrer ses signes. Dis : Parcourez la Terre et voyez comme Il fit débiter la création. Enfin Dieu déclenchera l'ultime naissance. En vérité, sur toute chose Dieu est omnipotent (Coran 29, 20). Il nous faut donc savoir aller partout, et savoir décrypter en toute chose le processus de vie et l'esprit de Dieu. Il nous faut savoir lire, sous les symboles, les diverses expressions de la foi dans le Créateur, foi qui imprègne une multitude de confessions de par le monde, y compris les religions dites premières. Ainsi se dessine sur le plan de la foi la circonférence d'une communauté encore plus large allant au-delà des frontières de la famille abrahamique. Appelons-là la Communauté du service de Dieu, indépendamment de la manière dont ce Dieu est perçu, son message capté, et son culte honoré. C'est la communauté de ceux qui prient avec des cœurs purs et sincères. Or, la prière est un langage commun qui doit favoriser le dialogue et faire surgir des points de convergence.

Vient enfin le cercle de ceux qui n'ont pas la foi, ou croient ne pas l'avoir. Souvenons-nous qu'avec eux nous sommes embarqués dans le monde, et que comme eux nous voulons éviter à notre barque de chavirer. Cette barque est le module spatial de notre humanité si diverse et si unie. Une multitude de liens terrestres nous lient donc en tant que membres du même équipage et du même voyage, et le musulman doit méditer le verset où Dieu souligne que la terre sera l'héritage de ses bons serviteurs (Coran 21, 105). Or les hommes efficaces et bienfaisants sur terre peuvent naître dans n'importe quelle communauté. C'est une leçon d'humilité et un avertissement pour toutes les communautés de foi, qui peuvent se fourvoyer, faire un mauvais usage de la Parole de Dieu, se laisser aveugler par leurs passions et leurs appétits, et cesser en somme d'être de "bons serviteurs". C'est l'affaire de l'historien de méditer sur le mauvais usage fait de la terre. Passons donc ! Mais retenons, hélas ! que les Communautés de foi n'ont guère de leçons à donner aux autres. Les bons et les mauvais serviteurs se trouvent dans un camp comme dans l'autre. Ceux qui désirent faire fructifier l'héritage donné par Dieu à l'homme, quelle que soit leur appartenance métaphysique, peuvent donc très bien travailler ensemble et se rencontrer autour des mêmes idéaux, et peut-être aussi autour des mêmes moyens. Rappelons à ce propos qu'une vieille tradition affirme avec force que, pour le croyant, la sagesse (al-hikma) est l'objet d'une poursuite constante, et peu importe de quel bord elle vient.

Ainsi, il nous paraît essentiel et urgent de fonder en doctrine, et de développer dans la pratique, non seulement la possibilité, mais la nécessité pour chaque homme et chaque communauté de concilier son droit à la différence, avec la bonne entente et la collaboration à tous les niveaux spirituels et matériels. La confrontation agressive ne sert ni l'intérêt de la Terre ni celui du Ciel. Il faut cependant préciser que l'harmonie n'est pas l'acceptation aveugle de tout agir de l'homme, y compris le meurtre et

⁵ *Le Monde* du 27 avril 1977, p. 14.

le viol. Elle n'est pas le mariage du Bien et du Mal : elle n'est pas union contre nature. Elle est respect de tout ce qui est respectable. C'est dire qu'elle n'élimine pas totalement toutes les tensions. Mais en liguant, sans cloisonnement de clochers, toutes les bonnes volontés, elle peut et doit dégager un large consensus en faveur des hautes valeurs qui font la grandeur de l'homme. Sans éliminer naturellement toutes les chutes, elle rendrait sûrement notre marche moins titubante que dans le passé. La contribution essentielle de la foi, avec toutes ses expressions, doit consister justement, dans un monde où la morsure du doute n'épargne plus rien, à maintenir la confiance dans les grandes valeurs humaines, à sauver l'homme de son vide, à rappeler sa dimension transcendante, et à lui proposer autre chose que l'absurde, ou les frontières d'un univers clos, une cage où tout ce consume en une mort définitive donnant sur le néant.

Il faut en somme que les frontières entre les communautés soient plus ouvertes au commerce et au libre échange. Fidélité à soi et à sa communauté, disponibilité pour recevoir, disposition pour témoigner et donner, liberté de passage et respect des opinions d'autrui, ne sont pas des notions ou des attitudes contradictoires mais complémentaires. L'islam par exemple, au cours de son histoire, avait fait preuve d'une grande ouverture. Il avait beaucoup donné et beaucoup reçu. Sans transiger avec les piliers de sa foi ni perdre son âme, il avait beaucoup assimilé et fait fructifier. Il est universel. Toutes les valeurs authentiquement universelles y ont donc leur place explicitement ou implicitement, y sont en acte ou en puissance. En acte, elles doivent informer de plus en plus la vie du croyant. En puissance, elles doivent faire l'objet d'une exploration et d'une explication continues. Ce n'est pas du syncrétisme que de découvrir, par une maïeutique continue et une réflexion ouverte à tous les courants, son bien et de le ranger à la place qui l'attendait de tout temps. Cette ouverture est l'une des voies de l'harmonie.

Mais l'Islam est aussi différent. Mieux, il doit défendre son droit à la différence. Par voie de conséquence, un musulman ne doit être nullement choqué si son partenaire, dans une communauté confessionnelle, politique, professionnelle ou autre, lui avoue courtoisement et franchement qu'il ne partage pas toutes ses opinions, et qu'en particulier il ne reconnaît pas Muhammad comme Prophète, et qu'il dénie au Coran d'être la Parole de Dieu, dans le sens que l'Islam donne à ces deux articles de foi. C'est le contraire même qui l'étonnerait et l'intriguerait de la part de tous ceux qui ne partagent pas ses croyances. On doit ajouter que, quelle que soit la profondeur des divergences, il y aura toujours place pour l'harmonie là où il y aura le respect mutuel. Et l'on doit toujours respecter les sentiments de l'autre quand ils sont droits et sincères, car ces sentiments, quels qu'ils soient, sont toujours légitimes dans les conditions de vie, de formation, de culture, de pensée et de milieu qui les ont motivés et les expliquent. Faut-il rappeler que l'Islam repousse toute contrainte en matière de foi ? Le corollaire de ce principe est que l'Islam - lorsque les conditions de sincérité sont réunies - n'oblige pas, tant qu'il n'a pas été reçu, c'est-à-dire tant qu'il n'a pas illuminé les cœurs de l'intérieur et entraîné la conviction. On ne peut mieux légitimer le droit à la différence pour tous dans la bonne foi et la droiture. Aussi faut-il veiller à ne pas tomber, inutilement, d'un excès dans l'autre - et c'est ce qui nous guette aujourd'hui - et ne pas donner dans les *mujâmalât*, dans les platitudes de la courtoisie qui, à la limite, devient pure hypocrisie sociale, *nifâq* et *taqiyya* à la fois, c'est-à-dire aussi dissimulation tactique. Cela est indigne de l'estime réelle, et l'on ne va pas à l'harmonie sur les pavés des malentendus et des restrictions mentales.

Tout ce que nous avons écrit jusque là implique naturellement une vision optimiste du destin de l'homme et la foi dans le progrès, dans une meilleure entente entre individus et communautés. Cette vision, on le sait, n'est pas partagée par tous. Sans parler des philosophes et des théologiens de tous les temps, disons qu'à l'aube de la création s'était déjà opposé, au pessimisme des Anges, l'optimisme de Dieu. Citons : Lorsque ton Seigneur dit aux Anges : Je vais placer un vicaire sur terre, ils dirent : Quoi ! Y placeras-Tu quelqu'un qui y sèmera le désordre, et qui y répandra le sang ! Alors que nous, nous glorifions Ta louange et proclamons Ta sainteté. - Le Seigneur dit : Je sais très bien ce que vous ne savez point (Coran 2, 30).

Dieu savait qu'Il pouvait faire confiance à l'homme. Certes, il y a encore beaucoup de désordre, et beaucoup de sang coulera sans doute encore. Il y a encore beaucoup de déséquilibre, et devant notre conscience avivée et révoltée cela devient plus intolérable que jamais auparavant dans le passé. Lorsque par exemple une nation consomme seule la moitié de l'énergie de la terre, il ne peut y avoir de communauté humaine, et tôt ou tard le déséquilibre, s'il persiste, fera chavirer le navire. Ne parlons pas de l'extrême dénuement des uns et de l'extrême opulence des autres; des sociétés de la faim et de celles de consommation. Passons aussi sur les armes de plus en plus sophistiquées, et sur le pouvoir de destruction sans précédent dont l'homme dispose sur le plan moral et matériel. Tout cela est bien vrai. Mais il n'est quand même pas vrai, comme l'affirmait BERGSON, que dans notre "corps

démessurément grossi, l'âme reste ce qu'elle était, trop petite"⁶. Jamais la conscience universelle n'a été aussi développée, et si l'on commet encore des atrocités, personne n'ose plus les inscrire dans les panégyriques et les revendiquer comme des titres de gloire, comme ce fut le cas tout le long de l'histoire et sous tous les cieux. Cette reconversion des mentalités à l'échelle planétaire suffit à elle seule pour mesurer le chemin parcouru depuis les temps, encore récents, où les esclaves étaient considérés comme des objets. Tout "supplément d'âme" réclamé par BERGSON est certes toujours le bienvenu. Mais il est injuste et décourageant de dramatiser, et de dire que notre âme est restée "trop petite". Fort heureusement, elle a grandi avec notre corps prolongé de machines et de modules spatiaux et, à notre sens, plus vite. L'historien, si passéiste soit-il, ne peut nier que nos sociétés - malgré toutes les misères et les injustices qui subsistent - avec l'extension de l'éducation, les conquêtes sociales, les systèmes de sécurité de plus en plus développés, sont quand même plus équitables et plus humaines que celles du passé. Le plan de Dieu, s'il est mystérieux et scandalisent quelquefois dans son cheminement, ne se développe pas à revers.

Mais cela n'élimine naturellement pas les risques. Le pari fait par Dieu sur l'homme, devant toutes les forces spirituelles de la création stupéfaites, doit être gagné avec l'homme. Avec un homme doté d'une certaine marge de liberté. Or cet homme possède, ou est sur le point de posséder, le pouvoir matériel de faire chavirer le navire. Il peut aussi se détruire moralement, inonder le monde de ses déchets et le rendre impropre à la vie, et provoquer consciemment ou inconsciemment plus d'une catastrophe. Des hommes de sciences sérieuses pensent aujourd'hui que l'involution est aussi possible. L'avenir reste en somme ouvert. Pour que notre optimisme final se concrétise, il nous faut donc, particulièrement à nous tous qui avons reçu les Ecritures, être parfaitement vigilants.

Comment concrétiser cette vigilance ? Tout simplement en vivant mieux et plus profondément nos traditions respectives, avec nos différences et nos convergences. A la confiance de Dieu dans l'homme doit répondre la confiance de l'homme en Dieu. C'est dans cette confiance, qui est l'essence même du tawakkul, que nous trouverons la force, même aux pires moments de détresse, d'être des facteurs d'harmonie. "Lorsque l'homme se corrompt - écrivait Ibn Khaldûn (m. 1406) - et perd le contrôle de ses mœurs et de sa religion, son humanité se trouve aussi corrompue, et il n'est plus que l'ombre de lui-même"⁷. C'est dans cette corruption de l'homme qu'il fallait, selon notre auteur, rechercher le secret de la mort des civilisations précédentes. Elles étaient condamnées car elles avaient dévié du plan de Dieu sur l'homme et ne pouvait plus aller dans le sens de l'évolution. Il fallait en quelque sorte corriger la trajectoire. Or notre civilisation, si brillante et orgueilleuse soit-elle, n'est, pas plus que celles qui l'ont précédée, à l'abri des accidents, des déviations, et des avortements au moins provisoires. C'est en y pensant, et en étant donc vigilants, que nous pouvons lui éviter le même sort. Pour cela, il ne suffit pas d'accumuler les prouesses technologiques. Il nous faut édifier un monde où, en toute conscience et en toute sécurité, chacun puisse être authentiquement soi-même, dans toute sa spécificité, sans être en conflit avec les autres, ni leur être étranger ou indifférent. Pour atteindre ce but, chaque religion - comme chaque idéologie - doit clarifier son système de fidélités multiples qui la définissent et l'intègrent à la fois. Tout croyant, dans cette quête de soi sans rupture avec le prochain, quel que soit son clocher, s'éclairera de la lumière de Dieu, un Dieu toujours présent parmi nous pour nous indiquer la bonne voie lorsque nous savons nous ouvrir à son message. Écoutons le Coran : Lorsque Mes serviteurs t'interrogent à mon sujet, dis-leur : Je suis près d'eux, et Je réponds à l'appel de celui qui m'invoque. Qu'ils m'écoutent donc, et croient en Moi, pour qu'ils trouvent la bonne voie (Coran 2, 186). Cette "bonne voie" est celle qui assure la meilleure mise en valeur de la Terre offerte par le Seigneur à son vicaire en ce monde : l'Homme. Elle passe forcément par le respect des loyautés de chacun et par l'harmonie avec tous ceux qui oeuvrent pour le bien.

Enfin, et de toute façon, l'homme qui est habité par la foi sait que la vie terrestre n'est pas éternelle. Après cette mutation suprême qu'est la mort, sous une forme supérieure, la vie continuera pour l'individu; elle continuera aussi, après la disparition de notre support terrestre, pour l'espèce entière dans la plénitude de la vision du visage de Dieu (Coran 75, 23). Cela, en principe, devrait suffire pour nous inspirer modération, sagesse, et une confiance infinie en Dieu et en l'homme.



⁶ Les deux sources de la morale et de la religion, Paris, P. U. F. 1948, p. 330.

⁷ Muqaddima, éd. de Beyrouth 1958, p. 674.

